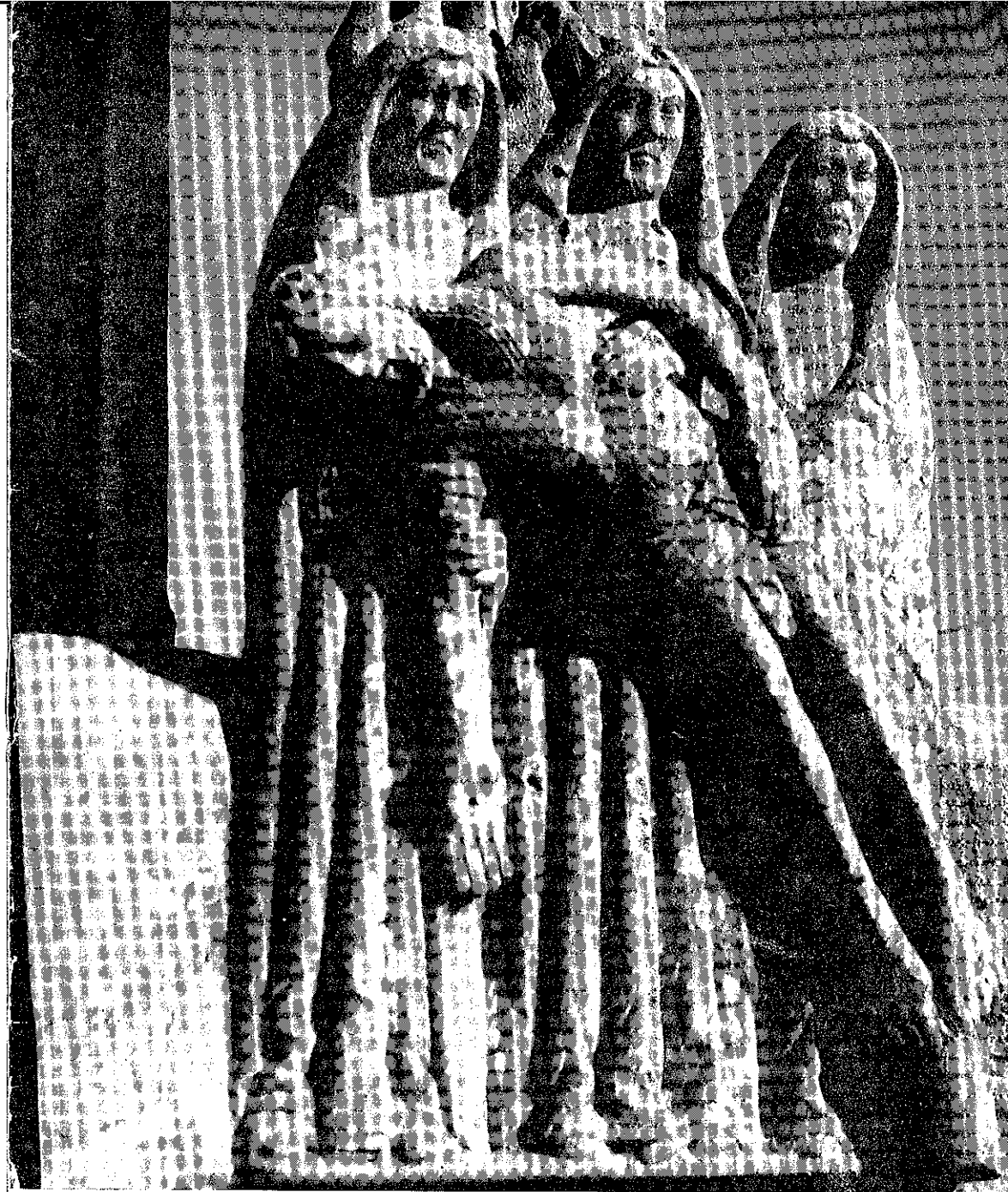




Bleun-Brug

N° 35

MARS 1951

CE QU'EST LE BLEUN-BRUG

Une ASSOCIATION, Un CONGRÈS, Une REVUE

A fondée en 1905 par Yann Vari Perrot.
S placée sous le patronage de N. S. les Evêques de Bretagne.
S Son action se porte sur la défense de la langue bretonne,
O le chant, le théâtre, l'art sacré, la célébration des grands
C anniversaires et l'exaltation de l'âme chrétienne bretonne.
I Elle organise des retraites, des sessions de formation de jeunes
A et possède une école bretonne par correspondance.
T Elle a un comité directeur et des membres pour aider le comité
I dans son action.
O membre sympathisant : 200 francs.
N membre adhérent : 500 francs.
membre d'honneur : 1.000 francs.

C Il rassemble pendant trois jours l'élite intellectuelle bretonne
O et les grandes masses populaires dans l'une des villes de
N Bretagne.
G Cette année, il a lieu les 3, 4, 5 août à Sainte-Anne-d'Auray
R et honorera la Patronne des Bretons.
È Les cartes de membre adhérent et de membre d'honneur
S donnent droit à toutes les entrées du Congrès.

R Elle paraît tous les mois, soit en breton, soit en français.
E Son Directeur est M^r l'Abbé Bleunven, Recteur de Plomelin (Finistère).
V Les abonnements se présentent ainsi :
U 12 numéros (breton et français) : 400 francs
E 8 numéros (breton seulement) : 300 francs
4 numéros (français seulement) : 190 francs

Secrétariat : V. SEITÉ - Bleun-Brug - Tréboul (Finistère)
Compte Chèque Postal 544-22 Nantes

N° 35

433653

MARS 1951

Bleun-Brug

Bretagne est Chrétienté

En son premier cahier de langue française « Bleun-Brug » a choisi pour thème l'un des aspects les plus attachants de l'âme bretonne : son aspect chrétien.

Cahier peut-être un peu grave diront certains, mais les Bretons savent regarder en eux-mêmes et autour d'eux.

En son premier cahier, « Bleun-Brug » veut redire les mots du grand poète Jean-Pierre Calloc'h.

Au milieu des autres peuples qui renient et qui raillent
Arrière donc, désespoir aveugle et pensées tristes !
Les Celtes resteront les Chevaliers de Dieu le fils :
Les Celtes porteront la Croix avec Jésus-Christ.

SOMMAIRE

Chant funèbre de « Dieu a besoin des Hommes » (René Cloërec et Herry Caouissin)....	2
La Spiritualité bretonne et ses richesses (Chanoine Favé).....	3
Pélerins (Henri Ghéon).....	14
Messe (Odette du Puigauddau)	15
Vespres (Père Doncoeur).....	16
Dieu a besoin des Hommes vu par les Bretons (Bernard Philippe)	17
Le Sens des Pardons (Maodez Glandour).....	20

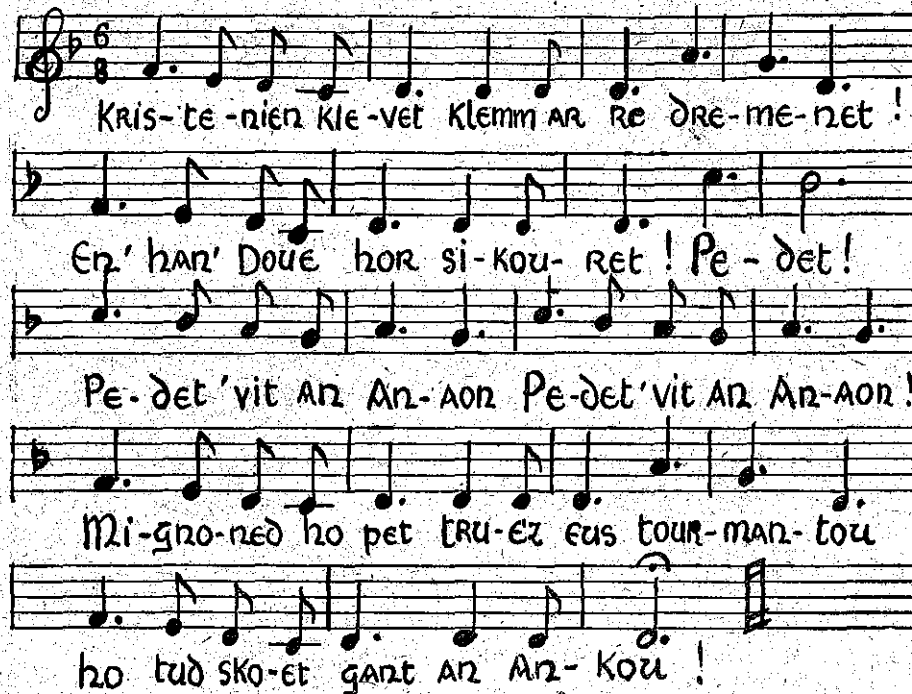
REVUE MENSUELLE

" KLEMM AR RE DREMENET "

(Chant funèbre du film « Dieu a besoin des Hommes »)

Musique de René Cloarec
Paroles de Herry Caouissin

Interprété par la Chorale
du Cercle Celtique de Locronan



Sonjit er-maro, er varn, en ifern ien,
N'eus kel er bed gwasoc'h anken ! Allas !
Pedit' vit an Anaon (2 wech)
An Anaon a glemm hag a gri kreiz ar flamm,
Sonjit en ho tad, en ho mamm !

Kenavo breur paour, ar mor vezo da vez,
Intron Varia Beg ar Raz, — Truez !
Sikourit an Anaon (2 wech)
Klevit o c'hlemmou en avel hag er mor !
Er Baradoz c'houi 'ont digor !

LA PLAINTÉ DES TRÉPASSÉS

Chrétiens, entendez la plainte des Trépassés :
Au nom de Dieu secourez-nous ! Priez !
Priez pour les âmes !
Amis, ayez pitié des tourments,
De vos parents frappés par la Mort.

Pensez à la Mort, au Jugement, à l'Enfer froid,
Il n'est pas de pire angaïsse — Hélas !
Priez pour les âmes !
Les âmes gémissent et orlent dans les flammes !
Pensez à votre Père, à votre Mère !

Au revoir, pauvre frère, la mer sera ton tombeau
Notre Dame de la Pointe du Raz ayez pitié
Secourez les âmes
Entendez leurs suppliques dans le vent et la mer :
« Ouvrez-nous le Paradis. »

(Tous droits réservés.)



la spiritualité bretonne et ses richesses

par le Chanoine Favé

Le mot « spiritualité » peut prêter à confusion : disons tout de suite que par spiritualité nous entendons une certaine manière d'aller à Dieu, de vivre sa relation avec Dieu et sa relation avec le prochain. Elle se traduira à l'extérieur par des attitudes, des prières, des rites, des institutions.

Nous aurions pu procéder d'une façon théorique en étudiant les caractères de la mentalité celtique — chaque peuple, comme chaque individu, n'a-t-il pas en quelque sorte sa psychologie profonde qui agit sur les manifestations du sens religieux ? Nous aurions passé en revue les influences religieuses successives qui se sont exercées sur ce peuple : le druidisme celtique d'abord, puis le christianisme apporté par les moines, premiers conducteurs religieux des Bretons — le clergé breton d'Armorique a été presque exclusivement monastique jusqu'au X^e siècle. Plus tard les apôtres qui ont marqué dans l'Histoire religieuse de la Bretagne, surtout saint Vincent Ferrier au XIV^e siècle et début du XV^e siècle, le Vénérable Michel Le Nobletz et le Vénérable Père Maunoir au XVII^e, saint Louis Marie Grignon de Monfort à la même date. L'étude des livres de piété dont se sont nourris les Bretons nous aurait également éclairé. Il eut fallu ensuite tenir compte des idées modernes qui ont pénétré peu à peu jusqu'aux confins de la presqu'île Armoricaine et des institutions plus récentes. Ce travail offrirait un grand intérêt.

Nous adoptons une méthode plus empirique : étudier la spiritualité bretonne telle qu'elle s'incarne dans ses manifestations traditionnelles. Nous donnerons une suite d'observations et de traits sans essayer de découvrir la pensée dominante qui en ferait la synthèse. D'autres pourront peut-être en tirer une conclusion.

Cette spiritualité bretonne a-t-elle quelque originalité ? Nous sommes mal placés pour en juger, nous qui en sommes pénétrés et qui en vivons, sans avoir eu l'occasion de faire des comparaisons ; mais, de l'extérieur on nous dit volontiers que les Bretons ont une religion à part. D'excellents catholiques qui viennent de l'extérieur dans nos petites villes — et surtout dans nos paroisses de campagne — sont souvent déçus, disons même heurtés par notre mentalité et nos habitudes religieuses. Cette spiritualité est diversement appréciée, mais en général elle est dépréciée surtout par les catholiques dits « d'avant-garde », qui la traitent volontiers de routine, de formalisme et de superstition.

On commence cependant à lui rendre quelque justice. Le fait s'impose que malgré un sérieux recul de la pratique religieuse dans certains « cantons » de Bretagne, la foi bretonne résiste. Comme ailleurs, le progrès humain, l'instruction, la richesse, ont pénétré dans nos campagnes; nos compatriotes les ont accueillis sans se laisser griser pour autant. Comme ailleurs, les idées subversives ont été vulgarisées par la Presse, le Cinéma, la Radio et nos Bretons ont opposé à ce flot destructeur une fidélité inébranlable au Christ. La facilité avec laquelle certains Bretons émigrés dans les grandes villes abandonnent leurs pratiques religieuses trouve désormais une autre explication que cette solution simpliste qui consiste à traiter la foi bretonne de religion routinière et à taxer les Bretons d'ignorance religieuse.

Voici une appréciation favorable plus positive: un religieux Breton, professeur dans une grande ville du Midi, écrivait le 13 Janvier 1950 au secrétaire du Bleun-Brug:

« On attend beaucoup, de la part des Bretons, sur tous les terrains, celui de la spiritualité en particulier. Deux professeurs (les noms sont donnés, l'un est Docteur en théologie, l'autre en Ecriture Sainte) me disaient récemment: « Qu'attendez-vous donc, Bretons, pour nous faire connaître votre spiritualité traditionnelle et surtout pour la faire vivre sous nos yeux? Vous avez en votre possession une source de vie et ce n'est pas seulement pour vous mais pour l'Eglise toute entière. »

Voilà donc des théologiens qui ne sont pas de chez nous et qui déclarent — sur quoi se basent-ils? — que nous avons une spiritualité particulière qui, plus connue et mieux pratiquée, serait une source de progrès spirituel pour notre temps. Sans doute devrions-nous être les premiers à y croire, nous les Bretons, à la vivifier et à la faire resplendir aux yeux de nos contemporains — de l'extérieur et de l'intérieur — trop portés à la dénigrer.

Dans sa lettre pastorale du Carême 1948 sur « Le Sens de Dieu », Son Eminence le Cardinal Suhard déplore la baisse du sens de Dieu dans le peuple. Nous savons que la même plainte s'élève des milieux protestants.

Or, nous pouvons constater que le Sens de Dieu créateur, souverain maître, rémunérateur, menant tout par sa Providence est très vivant chez les Bretons.

Voyez leur esprit de soumission devant la volonté de Dieu. « Doue eo ar mestr! » (Dieu est le Maître!) est une expression fréquente sur leurs lèvres. Et encore: « Ma plij gant Doue! » (s'il plaît à Dieu!) La moisson sera-t-elle belle? — ma plij gant Doue! A une femme qui baratte on pose familièrement la question: « Aurez-vous du beurre? — Ma plij gant Doue! Remarquez qu'elle aura pris soin de faire le signe de la croix avant de commencer. Le « oui » de satisfaction se dira souvent: « A drugare Doue! » (Grâce à Dieu), l'ignorance par l'expression « Doue a oar » (Dieu le sait). Devant le malheur, le Breton se résigne facilement, devant la mort d'un être cher par exemple: « Il n'était pas fait pour rester! notre patrie n'est pas ici-bas! » Si le défunt est jeune: « N'eo Ket diouz tro ez eer! » (Ce n'est pas à son tour qu'on meurt — mais à l'heure fixée par Dieu).

C'est du fatalisme, dira-t-on. Non, c'est le sens vrai de la souveraineté du Créateur et de sa Providence. « Dieu a ainsi décidé ou permis, il vaut encore mieux qu'il en soit ainsi! » Dieu n'est-il pas le Maître de l'heure qui sonne et du temps qui s'écoule et l'on se signera quand l'heure sonne. A Bodilis, un prédicateur de passage fut tout interloqué de voir tout à coup, ses auditeurs se signer: l'heure sonnait au clocher. On m'a signalé la même pratique à Collorec, et sans doute existe-t-elle dans nombre de paroisses.

Dieu est le maître du temps et de la fécondité, un signe de croix du laboureur sur sa terre avec son râteau ou sa bêche à la fin des semailles exprimera sa foi; Dieu est un Père qui nourrit ses enfants et le Breton fera un signe de croix avec son couteau sur la niche de pain avant de l'entamer. En terminant la toilette de son bébé, avant de le coucher, la maman signera elle-même son enfant.

Remarquez encore le salut du Breton en entrant dans une maison: « Doue ho pennigo! » (Que Dieu vous bénisse!) ou encore « Doue a bardono d'an anaon! »

(Que Dieu pardonne aux âmes des défunts) suivant la coutume de l'île de Sein si souvent frappée par le deuil, et la réponse vous arrive de l'intérieur, partout la même: « Bennoz Doue d'eoc'h » (Que la bénédiction de Dieu soit sur vous!) Et le merci breton si significatif « Bennoz Doue d'eoc'h! »

Dans beaucoup de paroisses, on porte les doigts à ses lèvres avant de toucher un objet béni, pain béni, eau bénite par exemple; en signe de respect et comme pour se purifier les doigts.

Mais il eût fallu prendre le Breton du berceau à la tombe et recueillir toutes les manifestations de sa foi et de son sens de Dieu, une enquête serait à faire. Savez-vous que dans les familles vraiment chrétiennes, si on ne pouvait baptiser l'enfant le jour même de sa naissance, on le veillait nuit et jour. Demandez à une maman combien elle a eu d'enfants « 6, 7 am eus digaset d'ar va diziant » (J'en ai amené 6, 7 au baptême). C'est ce qui compte pour elle. Nous trouvons une autre tradition qui marque le respect des époux pour le sacrement de mariage. Les jeunes gens se disent « tu » de jeune homme à jeune fille dans le Léon, mais jusqu'à ces dernières années, ils se disaient « vous » dès le jour où ils étaient époux et épouse.

Ce sens de Dieu est bien vivant chez les enfants, on me signale le cas d'une école chrétienne d'un chef-lieu de canton. Il arrive qu'à certains moments de la classe le maître demande aux enfants de se mettre à genoux tournés vers le crucifix. « Vous savez, mes enfants, que ce n'est pas pour vous punir que je vous mets à genoux, mais nous allons travailler pour plaire à Dieu sous le regard de qui nous vivons. » Et il se fait dans la classe un grand silence et un grand recueillement dans le travail.

Mais voici une démonstration de grande envergure: il s'agit du Congrès du Bleun-Brug de Saint-Pol-de-Léon en 1950. Tous les compte-rendus ont parlé de hardiesse dans le plan et dans l'exécution. Mais la plus grande hardiesse a sans doute été réalisée au parc de Kernévez, ce passage du profane au sacré, de la partie jeu scénique avec danses, à la partie procession liturgique où tout un peuple a été entraîné sans heurt. Ailleurs qu'en Bretagne, pareille entreprise risquait de tourner au burlesque. Certains congrès (J.A.C., J.O.C., scoutisme) nous offrent quelque chose de semblable, mais ils ne groupent qu'une élite, ici il s'agissait de 20.000 spectateurs appartenant à la masse. Dès l'apparition des premières croix sur le podium, les femmes en particulier se sont mises à genoux, puis ont suivi la procession; elles n'étaient pas seulement spectatrices, mais actrices. Et ces groupes folkloriques qui n'appartiennent pas à nos œuvres paroissiales et qui hier se donnaient en spectacle avec leurs danses bretonnes, les voilà portant et accompagnant aujourd'hui reliques et enseignes avec foi et recueillement. Peu de régions sans doute auraient pu tenter l'expérience; c'est l'opinion des étrangers. Après coup, j'avais rêvé plus beau; le jeu scénique sur le podium, le soir après dîner, puis la procession jusqu'au champ de la Rive où se seraient célébrées à minuit les neuf messes avec les sept mille communions.

Toujours dans cette ligne du sens de Dieu créateur et rémunérateur, signalons le caractère eschatologique de la spiritualité bretonne. La religion du Breton n'est pas une petite recette pour vie honnête, elle n'est pas tellement préoccupée d'organiser d'abord le monde d'ici-bas, d'y établir d'abord la justice sociale, de procurer des conditions de vie plus humaines, c'est quelque chose qui débouche sur l'éternité, c'est la religion du Royaume de Dieu. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu... » Quelques soient les conditions humaines de l'existence, on peut toujours assurer son salut et procurer la gloire de Dieu.

Le Breton est hanté par les mystères de l'au-delà et des fins dernières. C'est ce qui explique son esprit de résignation, une grande familiarité avec la mort et avec les morts. C'est ce qui explique la place occupée par le culte des morts. On prie beaucoup pour les morts; entre l'heure du décès et l'enterrement, les prières ou lectures édifiantes devant la dépouille ne cessent pas; c'est la veillée des morts. On assiste en grand nombre aux enterrements et aux « services » funèbres, et le sermon des Trépassés aux Vêpres de la Toussaint attire la foule à l'église. On a

critiqué le culte des morts en Bretagne et les pratiques relatives à ce culte des morts. Disons tout d'abord que si les morts prennent une grande place, les vivants ne sont pas pour autant abandonnés et la Bretagne pourrait en remonter à bien d'autres régions pour l'activité économique et l'essor social. Les veillées des morts sont un véritable enseignement et une vraie méditation des fins dernières : parcourez le livre « Ar Grasou » (les grâces ou prières aux veillées des morts) publié par M. Le Goff en 1945, recueil de prières et d'exhortations qui se récitent à Scaër, à Gouézec et à Gouesnac'h, vous serez surpris du profit spirituel que les assistants peuvent en retirer. Après l'enterrement, la famille fera encore célébrer un service de huitaine et un service anniversaire, parents et amis y assisteront. Pendant l'occupation, les Allemands étaient intrigués de voir les paroissiens accourir si souvent à l'église sur semaine. « Ici dimanche tous les jours ! » disaient-ils. A ces occasions (services de huitaine et anniversaire), les parents en particulier se font un devoir de se confesser et de communier. Plusieurs familles demandent de plus qu'on célèbre une messe par mois ou par semaine pendant un an après le décès et y assistent.

Tous les dimanches, après la messe, le Breton ira dire une prière au cimetière devant la tombe de ses parents défunts, se remémorer leur vie, leurs conseils, leurs exemples et penser à leurs propres fins dernières. Et quoi de plus beau que de voir groupés devant la tombe du père ou de la mère les enfants et petits-enfants d'une même famille ; quelle leçon de bonne entente et d'union ! A l'occasion quel examen de conscience !

On a critiqué les « petits services » que parents et amis se font un devoir de recommander pour le défunt le jour de l'enterrement ou le jour du service anniversaire. Disons d'abord que chacun de ces « services » comporte une messe et que cela fait tout de même un certain nombre de messes qui sont dites pour le repos de l'âme du défunt. Cette pratique de charité spirituelle est-elle connue ailleurs. De plus ces services, de huitaine ou autres, procurent des ressources nécessaires qui sont distribuées entre l'Evêché, le Séminaire, les écoles, le clergé paroissial, les employés d'église et la paroisse ; ce qui permet de faire face à toutes les obligations, tout en abaissant considérablement le tarif de l'enterrement ; on allège d'autant les charges déjà lourdes que supporte la famille. N'est-ce pas là une belle manifestation de l'esprit communautaire dont on parle tant de nos jours. Comparez par exemple les tarifs dans les paroisses de ville où une campagne anticléricale a réussi à supprimer les « services » et une paroisse où ils sont en honneur. C'est toute la famille agrandie composée des parents et amis qui fait prier pour le défunt — s'il est vrai que nous pouvons venir en aide aux âmes du purgatoire, n'est-ce pas un devoir de charité de prier pour elles ? — et apporte ainsi un témoignage efficace de sympathie à la famille endeuillée, l'aidant ainsi à payer les frais funéraires ; belle manifestation d'esprit communautaire.

Mais revenons au caractère eschatologique de la spiritualité bretonne ; n'est-il pas oublié ou mis en veilleuse dans certaines régions, est-ce un bien ?

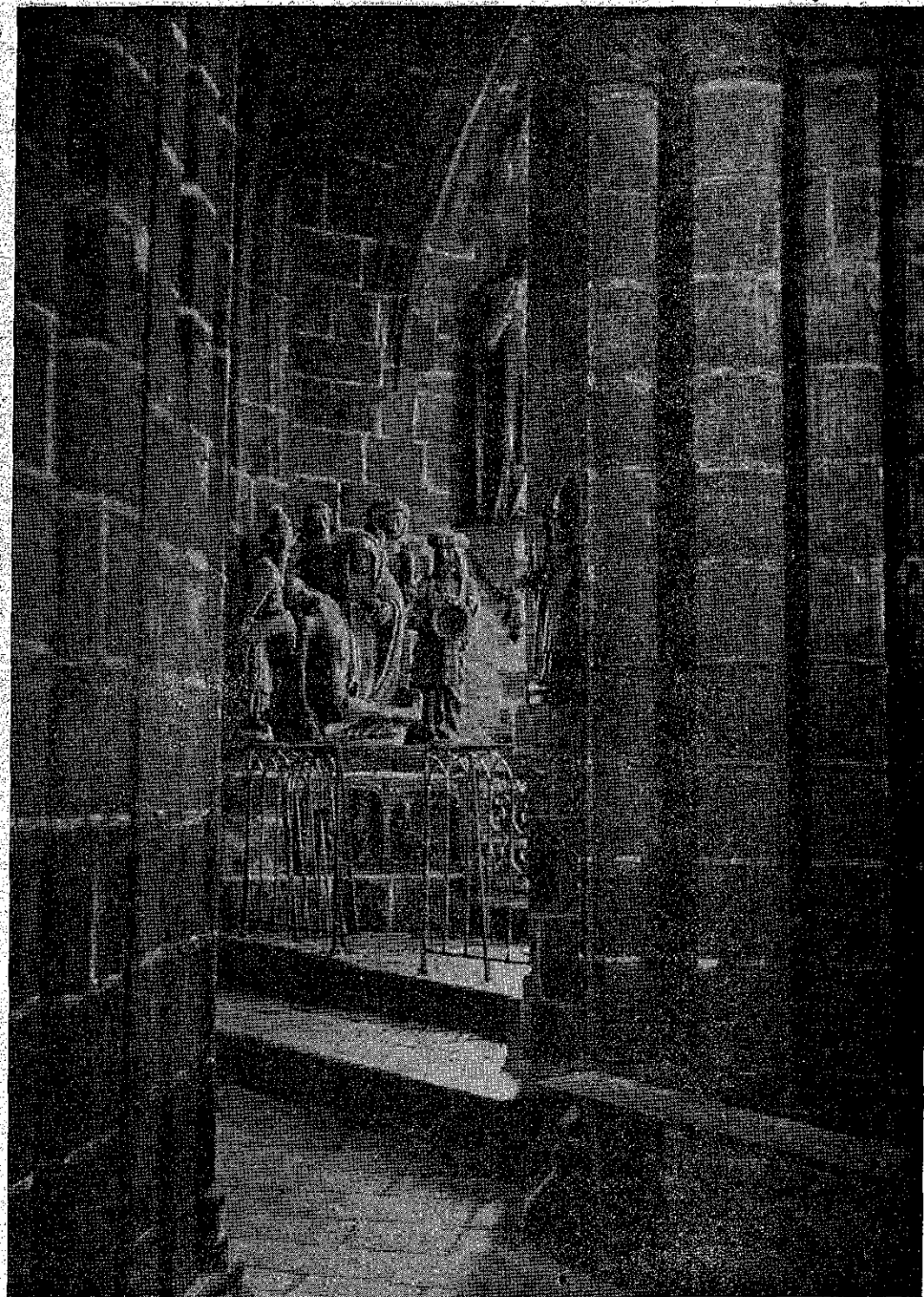
Mais, me direz-vous, Dieu n'est pas seulement le Maître auquel on doit se soumettre, il est le Père de tous ses enfants et ceux-ci sont frères du même Père. Ce sens de Dieu se traduit-il en charité vis-à-vis du prochain ?

L'hospitalité bretonne est trop connue pour que j'y insiste. Tout visiteur de passage est reçu cordialement, les mendiants eux-mêmes ont leur place à table.

La Bretagne est le pays des « domestiques » (ils sont « de la maison »). Il n'y a pas deux humanités, les « commis » mangent à la table du maître de la maison ; « commis » ou servantes seront à l'occasion parrain ou marraine de l'enfant.

L'entraide du travail existe entre les parents, les fermes voisines. L'esprit de solidarité professionnelle est très développé et nos syndicats, mutuelles, coopératives d'agriculteurs sont parmi les plus prospères.

L'entraide matérielle qui vient au secours des frères dans le besoin n'a guère de limites, et il existait des institutions de charité que les bureaux de bienfaisance n'ont pas remplacées avec avantage. Voici le « Conseil des Pauvres » à Scaër. Il



(Photo Jos. Le Doaré)

Dans la demi-nuit propice aux mystères et aux apparitions, on se sent gêné comme par d'invisibles présences. Tant d'âmes se sont agenouillées dans cette maison de prières depuis quatre cents ans.

Madeleine DESROSEUX.

est constitué par une douzaine de notables de la paroisse groupés autour de M. le Curé. Tous les ans, au cours d'une réunion on établit la liste des pauvres de la paroisse et on leur attribue à chacun une ou plusieurs « aumônes » suivant leurs besoins. Concomitamment on passe en revue la liste des personnes qui peuvent donner, elles sont taxées pour un chiffre d'« aumônes » proportionnel à leurs ressources. Pour le riche l'« aumône » correspond à un sac de seigle ou de froment qu'il portera au moulin le plus proche ; pour le pauvre, l'« aumône » consiste en un sac de farine que le meunier livrera directement suivant les instructions du conseil des pauvres. C'est du haut de la chaire que l'on faisait connaître aux riches le montant de leur imposition. Remarquez la délicatesse et le respect vis-à-vis du pauvre : aucune relation directe du pauvre au donateur.

Chez les marins de pêche de nos côtes, on trouve une tradition d'entraide édifiante. La rémunération du travail se fait « à la part » chaque marin recevant sa part de la vente du poisson. Chaque marin fournit aussi casiers ou filets suivant le genre de pêche. Lorsqu'un équipage perd un homme dans un naufrage, on embarquera dans la suite les casiers ou les filets de la veuve qui recevra sa part tout comme au temps où son « homme » vivait.

On parle beaucoup de communauté de travail ; en Bretagne, cette communauté est fréquente entre deux foyers — l'ancien et le jeune — parfois entre trois foyers, chaque foyer ayant droit à la moitié ou au tiers des bénéfices. Cette communauté est du reste imposée par le manque de fermes ou par les difficultés économiques. De plus, par suite de la pénurie de logement, cette communauté se traduit par la cohabitation et la commensalité. Nous ne voulons pas du tout préconiser cette cohabitation, là n'est pas la question, mais souligner tout ce que cette communauté exige de charité et de support mutuel.

Lorsqu'une mère de famille meurt laissant après elle des enfants en bas âge, ces derniers sont aussitôt recueillis par des parents ou même des voisins. Les vieillards sont en général entourés de respect et d'affection et les enfants ne se résolvent que rarement à les placer dans des hospices.

Oui, c'est par charité chrétienne que tous ces gestes s'accomplissent et pour exprimer qu'un service a été rendu gratuitement le Breton dira « Evit bennoz Doue » (pour la bénédiction de Dieu). « Vous savez ça ne vous coûtera pas cher, je vous le ferai » « evit bennoz Doue ».

Nous reconnaissons bien, chez les Bretons, objectera-t-on, cet hommage à l'autorité toute puissante de Dieu : « Doue eo ar mestr », mais l'autre aspect de Dieu, Dieu Père, Dieu amour, faisant appel à notre liberté et dans la familiarité de qui nous enrons, le trouvez-vous aussi dans la spiritualité bretonne ?

Oui, la crainte n'est pas le seul sentiment que les Bretons ressentent devant Dieu ; leur obéissance n'est pas simplement servile, elle s'élève souvent à l'obéissance libre d'enfants affectueux.

La prière du Breton est plutôt confiante et son obéissance devient facilement générosité qui dépasse les exigences strictes et désir d'union plus intime par une fidélité parfois très grande et même totale qui, normalement, mène à la vie mystique.

Considérez par exemple le grand nombre de vocations sacerdotales et religieuses. On compte environ 12.000 prêtres missionnaires catholiques dans le monde ; sur ce nombre 4.000 environ sont Français dont 1500 (et 42 évêques) sont Bretons (chiffres publiés en 43). Le huitième des missionnaires du monde est de chez nous. Au taux de la Bretagne, la France aurait compté 20.000 missionnaires au lieu de 4.000. Et si l'on faisait le compte des religieux et religieuses de tous ordres ! M. l'abbé Mévellec, dans son journal « La plus grande Bretagne », a publié le chiffre des prêtres Bretons appartenant aux différents clergés diocésains de France hors de la Bretagne ; encore des chiffres édifiants. C'est dans leurs foyers, des foyers d'où l'on sort de plain-pied pour entrer dans un noviciat ou un séminaire que ces jeunes gens et jeunes filles ont appris la loi de charité et du don de soi.

Les témoignages d'expérience mystique sont difficiles à déceler parce qu'ils sont le fait de personnes simples, incapables de s'analyser et de se raconter.

H. Brémont consacre tout un chapitre à la Bretagne mystique (Hist. Litt. du Sentiment religieux en France, Tome V, chap. III). Il signale Armelle Nicolas, Catherine Daniélou, de Quimper, Marie Amice Picard, de Saint-Pol-de-Léon.

« Si vers la même époque (1530), écrit-il, le P. Surin avait parcouru les couvents, les villes et les villages de Bretagne, il aurait eu maintes fois la même surprise. Les mystiques abondaient en effet dans cette province, bien avant les Missions du Père Maunoir, comme déjà suffirait à le montrer l'histoire des Saints de Bretagne, par Dom Lobineau. A côté des grands hommes dont nous avons déjà parlé, il y avait là toute une élite obscure et insensiblement rayonnante qui préparait la renaissance prochaine et qui devait collaborer, d'une façon très active, à l'œuvre des missionnaires. » Il se trouve dans la vie séculière, écrivait Rigoleuc à une Ursuline de Pontivy, « des âmes ferventes qui par le recueillement intérieur qu'elles pratiquent, s'unissent si fortement à leur principe, que tous les discours et tout le bruit du monde qui reteht sans cesse à leurs oreilles, ne fait non plus d'impression sur leur esprit que le souffle du vent ou le bruit des eaux. Il y a ici (à Vannes) une servante et proche d'ici un villageois qui sont dans cet état, et bien au delà. Ce dernier est si abîmé en Dieu qu'il lui arrive quelquefois, lorsqu'il garde ses bœufs et ses vaches, que voulant les suivre, il va sans y penser d'un autre côté. »

Etudiant les « Missions Bretonnes », H. de Brémont (Tome V, p. 97) signale que tout en convertissant les pécheurs, les missionnaires rencontraient des âmes disposées à la vie contemplative et mystique et qu'ils ne les oublièrent pas. Les « Taolennou » (tableaux peints symboliques qui servaient aux missionnaires pour rendre leur enseignement plus vivant et plus efficace) des Pères, étudiaient les divers échelons de « la vie purgative et illuminative » ; point de tableau spécial pour la vie contemplative, mais « de rares symboles, peints sur la marge de la carte, corrigeant subtilement cette omission. Par où l'on voit, une fois de plus, que ces missions ne se contentent pas de convertir les pécheurs, et qu'elles s'ordonnent vers la plus haute perfection. Elles contiennent comme un germe des retraites spirituelles, elles préparent d'humbles recrues à l'école mystique de Lallemand et de Rigoleuc. »

Mais, vous pourriez tous citer de ces personnes, hommes et femmes, dont le rayonnement spirituel était tel qu'on sentait une familiarité très grande entre elle et Dieu. Et comment expliquer cet engouement pour les retraites fermées qui duraient cinq jours pleins et qui réunissaient jusqu'à 200 femmes à la même retraite fermée dans la maison de Lesneven ? Il y avait chez le peuple une avidité spirituelle remarquable.

Personnellement j'en ai rencontré de ces personnes qui donnaient tous les signes extérieurs de la vie mystique. Voici un sabotier de 60 ans environ au pays de Scaër — le milieu sabotier ne pratique guère. Notre vieux sabotier ne connaissait pas le français, mais il savait lire le breton et possédait un grand nombre de livres de piété écrits en breton. Matin et soir, dans sa hutte élevée en pleine forêt dans la région de Brieuc ou de Gourin, il passait plus d'une heure entre prières, lectures, méditation. Il se confessait tous les quinze jours et communiait toutes les fois qu'il assistait à la messe, chose rare dans ce pays surtout que notre sabotier avait grandi à une époque où la religion des Bretons était plutôt teintée de Jansénisme. Il passait la majeure partie de son dimanche à l'église entre la messe de communion, la grand-messe, le Rosaire, les vêpres, ses prières et ses lectures. Le lundi matin, après avoir assisté à la messe, il reprenait le chemin de la forêt. Il souffrait de voir Notre Seigneur si peu aimé et n'avait guère d'autre préoccupation.

C'est encore ce vieillard de Scaër, gardien de la chapelle de Koadri dédiée au Christ souffrant. Tous les matins, il ouvrait la chapelle, récitait ses prières et il en connaissait ! C'est lui qui m'a récité les « Grazou » dont j'ai fait mention plus haut — et faisait son chemin de croix à genoux sur les dalles. Il n'avait d'autre conversation que la religion, se réjouissant de tout progrès, souffrant de tout recul.

C'est une vieille fille, une paysanne habitant à 8 km. de l'église et qui vivait comme une religieuse. Les intérêts de Dieu et de la religion étaient son seul souci. Elle vivait de maigres rentes et était l'âme de tout son quartier, elle consacrait son

temps et ses ressources à l'apostolat, faisait le catéchisme aux enfants, visitait les malades, assistait les mourants. Fille de paysans, elle n'avait fait que continuer l'œuvre d'une de ses tantes qui était restée, elle aussi, célibataire et avait donné le même témoignage.

Nous avons préféré nous étendre sur ces humbles témoignages plutôt que sur des cas d'extatiques qui obtiennent plutôt un succès de curiosité et qui peuvent provoquer des abus. Tout humbles qu'ils furent ces amis de Dieu ont exercé un rayonnement discret mais réel.

Le sens de l'Incarnation de Dieu, du Christ souffrant pour notre rédemption, le sens du péché par conséquent, le sens de la pénitence, de l'expiation, de la réparation, de reversibilité des mérites, voilà encore des vérités profondes très vivantes chez nous et conformes à l'orthodoxie. Parmi ces vérités, le sens du péché et de la pénitence en particulier ne sont-elles pas en régression dans d'autres régions ? Le Souverain Pontife lui-même s'en plaint.

Un aumônier du Secrétariat national de la J.A.C. me dit un jour que ce qui le frappait chez nous, c'est la place donnée au Christ, à Jésus-Sauveur dans nos prières. Si nous l'appelons souvent « An Aotrou Krist » (le Seigneur Christ), nous l'appelons encore plus souvent « Hor Salver Jezuz-Krist » (Notre Sauveur Jésus-Christ). Dans beaucoup d'autres campagnes, ajoutait-il, on connaît le Père, on parle du « Bon Dieu », très peu du Christ.

En Bretagne, nous trouvons des églises et chapelles dédiées au « Seigneur Christ » et à peu près toujours au Christ Sauveur par sa croix, au Christ souffrant : Lochrist en Plounevez-Lochrist (chapelle romane), Sainte-Croix de Quimperlé (église romane), Koadri (chapelle de Scaër), Pléyer-Christ, Lochrist en Lorient, Le Conquet (dédié à la Sainte Croix), Saint-Sauveur de Brest, de Faou, Saint-Sauveur de Sizun, Saint-Sauveur de Redon.

Nos calvaires sont plus beaux et plus nombreux qu'ailleurs, la Bretagne est le pays des calvaires. Les missions se terminent souvent par l'érection d'un calvaire. Pas ou peu de croix sur les tombes sans l'image du Christ ; à un moment donné on a voulu introduire la mode des couronnes mortuaires en perles, démunies de crucifix, la population a réagi. Aux carrefours, sur les sommets, aux passages dangereux des routes, l'image du Sauveur crucifié. Dans certaines paroisses, quand le cercueil entre au cimetière, on le fait toucher le calvaire qui s'y dresse, dernier baiser du défunt au Sauveur.

La dévotion au récit de la Passion. Le récit de la Passion se fait dans toutes les paroisses, le Vendredi Saint en général ; il faut qu'il soit très détaillé, donnant tout le récit avec quelques courtes exhortations et élévations, il peut durer une heure et même davantage, les auditeurs ne s'en plaignent pas. A Koadri (en Saër), chapelle dédiée au Christ souffrant — et en même temps au Christ-Roi, la chapelle possédant une très vieille statue du Christ-Roi en granit faisant pendant à la Vierge-Reine — le récit de la Passion se donne deux fois, le Jeudi Saint dans l'après-midi et le Vendredi Saint au matin. Autrefois l'affluence était si grande que la majeure partie de l'auditoire devait rester sur le placître et sans rien pouvoir suivre de la prédication gardait un silence religieux et méditait sur les souffrances du Sauveur. Aujourd'hui encore l'assistance est imposante.

Pendant le Carême, on chantait le récit de la Passion dans les fermes, suivant le texte rimé de « An Euriou », livre de prières de M. l'abbé Le Bris.

Le Sens de la Pénitence. Les vieux moines celtiques s'adonnaient beaucoup à la pénitence corporelle ; cet attrait pour la pénitence s'est perpétué. Le carême était strictement observé à l'époque des prescriptions les plus dures. En 1895, une altercation s'éleva entre une vieille maman et son fils qui, de retour du service militaire, ne voulait plus jeûner pendant le carême parce que l'aumônier lui avait dit que les paysans, au travail pénible, n'étaient pas astreints au jeûne. Désespoir de la Maman !

Un jeune homme après sa confession : « Roït d'in eur binijenn galet, ne vo ket sun dra laeret ! » (Imposez-moi une pénitence dure, je l'ai méritée.)



(Photo J. Roubier)

Ah ! l'humanité, bonnes gens, est bien loin des étoiles. Mais cela pourrait changer, avec le temps, avec les hommes. Si l'on voulait restaurer les calvaires des carrefours et des villages, bâtir des croix au creux des bourgs. Non pas des croix de cimetière : les morts ont plus besoin de prières que d'exemple. Des Calvaires vivants au cœur des Chrétiens. Un amour dur comme la pierre et franc comme l'or. Que chacun sculpterait dans sa poitrine et que Dieu nimberait de sa grâce. Un calvaire aux images de saints jouant la DIVINE COMEDIE derrière le paravent de notre chair, le drame de l'amour et du Beau et du Bien, véritable et sublime, l'éternelle tragédie des CALVAIRES VIVANTS !

Yves-Marie RUDEL.

Un vieux paysan : « A l'heure d'aujourd'hui les prêtres ne savent plus confesser ; imaginez-vous qu'on m'a donné pour toute pénitence un chemin de croix ! Autrefois c'était sérieux, on avait 8 jours de jeûne. »

Le pénitent Kériolet illustre bien cet esprit.

C'est que le sens du péché, de l'offense faite à Dieu, de la culpabilité est très vif chez le Breton, et aussi le sens de l'expiation, de la rédemption avec le Christ. D'où le succès de la dévotion au Premier Vendredi du mois, de l'adoration nocturne. Le R. P. Matéo, en tournée en Indo-Chine rencontra Mgr Mazé, évêque missionnaire originaire d'Henrie. — « Vous êtes de la région de Saint-Pol-de-Léon ? C'est dans cette paroisse que j'ai sans doute rencontré les âmes les plus généreuses. Je me souviens en particulier d'une mère de famille qui venait s'inscrire pour l'adoration nocturne, elle avait choisi une heure très difficile de la nuit. Je lui faisais remarquer qu'il vaudrait mieux pour elle choisir une autre heure. « Comment, me répondit-elle, pour la plus légère indisposition d'un enfant nous restons sur pied toute une nuit et pour consoler le Cœur Sacré de Jésus nous ne pourrions pas sacrifier une heure de nuit tous les mois ! » Et elle s'inscrivit de 2 heures à 3 heures du matin. »

Les pèlerinages, pieds nus, en corps de chemise, à 50 km. et davantage, avaient pour but de remercier et de demander des grâces, mais aussi d'expiation, de réparer. On faisait trois tours de la chapelle — à genoux parfois — avant d'entrer, en signe d'indignité et on allait se confesser et communier. Pas de vrai pèlerinage sans confession et communion.

La dévotion à la Sainte Vierge que le Souverain Pontife recommande de plus en plus. Elle a toujours été en grand honneur chez nous, témoins ces multiples églises ou chapelles qui lui sont dédiées, l'importance et l'ancienneté des pèlerinages. Dans les églises anciennes, un des autels latéraux, dédié à la Sainte Vierge, ordinairement à N. D. du Rosaire, est souvent plus beau que le maître-autel. La dévotion au Rosaire est très répandue, certains vieillards le récitent à longueur de journées et les « petites fêtes » de la Sainte Vierge (2 Février, 25 Mars, 8 Septembre, 8 Décembre) sont jours fériés ou en tous cas comportent l'assistance à la messe. Sans doute pourrait-on étudier sous quels vocables on invoque plus fréquemment la Sainte Vierge : est-ce Notre Dame de Pitié ou N. D. de la Joie, N. D. de Bonne Nouvelle, d'Espérance, etc...

La dévotion aux saints. Ici les critiques ont beau jeu ! De la superstition, rien de plus. « C'est à Dieu, c'est au Christ qu'il doit aller notre piété et non pas aux saints, surtout quand il s'agit des vieux saints Bretons, canonisés par le peuple, dont l'existence est plus ou moins problématique et que le martyrologe romain n'a pas reçus. »

Reconnaissons qu'il y a parfois des exagérations, un semblant de superstition surtout quand il s'agit de ces dévotions utilitaires qu'on a caricaturées et qui ont contribué à jeter le discrédit sur les saints. L'Eglise le sait. Elle n'est pas dupe en la matière. N'oublions pas cependant que cette dévotion — en particulier la dévotion aux vieux saints Bretons fondateurs de nos paroisses ou de nos évêchés — est un hommage très légitime à ceux qui nous ont évangélisés et un moyen par lequel on se met sous leur protection. Ce fut le sens du Bleun-Brug des saints à Saint-Pol-de-Léon en 1950, hommage aux serviteurs de Dieu qui fondèrent ou illustrèrent les neuf évêchés de Bretagne. La dévotion aux saints ne s'arrête pas aux saints, mais par eux atteint Dieu lui-même. Les pardons annuels de nos saints consistent surtout en un courant de confessions et de communions et le Bleun-Brug de Saint-Pol fut centré sur la messe de minuit (7.000 communions) et la grand-messe pontificale du jour. Nos saints, aujourd'hui comme hier, nous conduisent à Dieu.

Pourquoi ne pas signaler l'attrait des Bretons pour la liturgie officielle et les cérémonies officielles de l'Eglise ? Ils aiment la grand-messe et les vêpres, ils y chantent de grand cœur.

A la maison de retraite de Lesneven, lors d'une réunion de jacistes de la région, on chante les vêpres. Les jeunes chantèrent les psaumes par cœur, y compris le psaume « In Exitu... », à l'ébahissement d'un aumônier jaciste étranger au pays.

Les Bretons font beaucoup usage du latin pour le culte. Ils savent toutes leurs prières usuelles en latin, le De profundis, l'Angelus, le Benedicite, les litanies de la Sainte Vierge. Plusieurs ne veulent pas du « missel rural » parce qu'il n'a pas les textes en latin. Ils ne comprennent pas le latin, direz-vous. N'affirmions pas trop vite que le sens de ces textes — évangiles en particulier — leur échappe. Il faut savoir que tous les dimanches ils lisent le texte dans leur livre de messe en se référant à la traduction — mais ils tiennent à suivre le chant du prêtre — tous les dimanches en famille on lit l'évangile en breton, suivi de la lecture d'un commentaire. Tous les dimanches ils entendent un sermon. L'Evangile en particulier leur est familier.

On parle beaucoup de liturgie populaire. D'abord chez nous la liturgie officielle est restée populaire, tout le monde participe par le chant. Dans les petites paroisses où le curé est seul, c'est un jeune paysan qui tient l'harmonium, et la petite chorale entraîne tout le monde. Et puis il faudrait parler de nos cantiques bretons difficilement comparables et pour la musique et pour les sentiments exprimés. Ils constituent toute une liturgie populaire en langue vulgaire en marge de l'autre. Le cantique a joué un très grand rôle dans l'enseignement et la piété du peuple Breton.

Faisant écho à l'article du R. P. Naïdenoff dans « Idées et Forces » sur l'élite ou la Masse, nous dirions volontiers qu'une des caractéristiques de la spiritualité bretonne et du Christianisme en Bretagne, c'est l'idée de masse. En Bretagne, l'Eglise s'affaire sur la masse et pratique une technique d'apostolat de masse. Nos processions sont affaire de masse et non d'élite, nos pardons, nos pèlerinages, nos Missions bretonnes héritées du Père Maunoir avec ses « Taolennou ». Le Bleun-Brug de Saint-Pol-de-Léon en 1950 a été une fête religieuse de masse. Et tel prêtre de Paris, apôtre de la classe ouvrière, spécialiste des méthodes nouvelles d'apostolat, témoin du Bleun-Brug, disait : « Je suis heureux d'être venu au Bleun-Brug ; il y a là quelque chose de nouveau pour moi, dont je puis profiter. » N'était-ce pas surtout cette impression de masse comme emportée par un grand courant de foi ? Le peuple est très sensible à ce qui est l'unanimité ou qui donne l'impression d'unanimité, c'est de la meilleure apologétique populaire. Nos gens du peuple ont moins besoin d'être convaincus que d'être entraînés. Nous ne disons pas pour autant qu'il faille négliger l'élite et notre clergé, nos mouvements d'Action catholique florissants, nos écoles chrétiennes nombreuses, primaires et secondaires, se dépensent sans compter pour doter la Bretagne d'une élite. Mais ne faisons pas fi de la masse. Est-il certain qu'en agissant seulement sur l'élite nous gardions ou retrouvons la masse ? Nos Bretons n'ont pas une religion assez personnelle, dira-t-on, ils perdent leur foi quand ils quittent leur cadre de vie. Cela prouve qu'ils ont besoin de cadres : famille, paroisse, traditions. Est-ce que par hasard les autres chrétiens de la masse n'en auraient pas besoin ? Mais c'est une autre question qui demanderait plus ample développement.

TÉMOIGNAGES

réunis par Bernard de Parades

Au hasard de nos lectures, il est des pages d'auteurs bretons ou non que nous avons marquées, parce qu'elles contiennent un peu du visage religieux de la Bretagne.

Pour vous, nous les avons transcrites.

PÉLERINS

Le grand écrivain catholique que fut Henri Ghéon a été plus que l'historiographe du pèlerinage de Sainte Anne d'Auray. Il y a saisi toute l'âme de la Bretagne.

A dire vrai, ce qui frappe le plus à Sainte-Anne d'Auray, c'est le silence. Le pèlerinage, en principe, ouvre dès le 7 mars, pour la découverte de la statue. Il ne cessera plus jusqu'aux derniers beaux jours. Quotidien, on peut le dire, car il n'est pas un jour où un visiteur du dehors manque à porter à la Sainte son tendre hommage. On arrive par deux, par trois, par cinq — des paysans surtout — sans dire mot. Pas l'ombre de curiosité dans le regard. Droit à l'église. Il s'agit de se mettre en face de sainte Anne, de lui rendre visite et de la saluer. On attendra qu'elle parle pour lui parler, car c'est une très grande dame. C'est dire que l'on ne parle pas, ou en dedans : ce qu'elle a daigné faire pour Nicolazic, elle ne le fera pas pour tout le monde. Il suffit de pousser la porte latérale, à l'angle du transept : quatre ou cinq rangs de bancs de bois, deux buissons de cierges, et l'image. On se signe, on s'agenouille, on tire son chapelet, puis on s'assied pour longuement prier. Car la prière du Breton est patiente ; elle est secrète ; elle est avare de signes extérieurs. Cette famille qui vient de débarquer, le père, la mère, les enfants, feront tout ce qu'il est d'usage ou que leur vœu leur commande de faire, sans ostension mais sans respect humain ; ils n'oublieront ni les invocations à la Sainte, imprimées sur des cartons en breton et en français, ni les prosternements devant l'image, ni le don d'un cierge petit ou gros, ni le baiser sur le verre bombé de la relique, pendue au mur à côté de l'autel, ni la visite au Saint Sacrement gardé dans le chœur ; ils iront se laver et boire à la fontaine ; ils graviront à genoux la Scala Santa ; ils feront leur chemin de croix sous le cloître ; ils commanderont une messe au bureau de la sacristie pour les parents défunts. Mais derrière ces formalités ou ces rites, se cache l'essentiel qui ne regarde qu'eux : le grand silence devant la Bonne Mère qui comprend tout à demi-mot.

De cinq heures à neuf heures, les messes basses ne chôment guère : celles des chapelains, des professeurs du petit séminaire, des prêtres de passage ; un chuchotement continu. Ceux qui arrivent à temps en profitent, car ils en savent tout le prix ; vers midi, les dévotions terminées, on s'étendra parmi les paquerettes, dans le champ de l'Épine, sous les sycomores au bruit soyeux. Je vois trois femmes du pays de Scaer sur l'herbe ; elles ont tiré du fromage et du pain de leur panier. La brise, à ras du sol, balance les bandes de lingerie empesée, pendant de leur bonnet un peu frivole à ruban bleu. Ce n'est qu'en l'honneur de sainte Anne qu'elle se sont faites si belles, corselet de velours, grande collerette gaufrée qui élargit les épaules, dégage le cou... Absolument personne pour les admirer, sinon ce grand coq noir, suivi de quatre poules effrontées qui, sous prétexte de picorer autour d'elles, s'approche et s'attaque à leur pain ; sinon aussi ce vieux trainard à gilet râpé, sans linge de corps, moins hardi que le coq, qui fait appel à leur charité fraternelle. Qui sait ? C'est Jésus-Christ peut-être ? L'une après l'autre, elles fouillent dans leur jupe froncée ; elles ont du mal à trouver leur poche, mais elles tiennent à la retrouver. Le vieux retourne vers son sac, verse dans son chapeau la quête, et se dispose à casser lui-même une croûte, auprès de sa pauvre liquette qu'il a mise par terre à sécher. Les femmes, en habits de fête, se taisent encore une bonne heure, puis rejoignent la gare à pied.

HENRI GHÉON

TEMOIGNAGES

MESSE

Dans son livre consacré à la « Grandeur des îles », la Croisicaise Odette du Puigauveau nous décrit la simple grandeur d'une messe à l'Île de Sein.

L'église est neuve, simple, sans style ni art. Cependant, elle est plus émouvante qu'une cathédrale. C'est qu'elle a pesé, pierre à pierre, sur la tête de chaque îlienne agenouillée sous ses voûtes. Même les fillettes, après l'école, portaient les moins lourdes charges. Rentrés de la pêche, les hommes taillaient les blocs ou bien, en grande marée, allaient quérir au continent les pierres sculptées pour les ogives et les piliers.

Les imaginez-vous, toutes ces femmes aux cornettes noires, lentes silhouettes balancées, poings aux hanches, à travers la dune, longue fresque de supplantes, apportant fièrement en offrande des morceaux de leur île ?

Les hommes ont pris place dans le haut de l'église ; les femmes sont à genoux, derrière eux.

Un jeune vicaire au maigre visage d'apôtre tout illuminé par-dedans officie, raide, hiératique sous une chasuble verte.

Soudain, monte comme une marée d'équinoxe, un chant jailli de deux cents poitrines gonflées de tempêtes et de foi séculaire.

Kyrie eleison ! La mer est entrée d'un coup sous la nef frémissante. Elle brise en lames de fond aux piliers de granit qu'elle a mordus, tant de siècles, là-bas, à la côte. Elle déferle au pied de l'autel, s'élance et retombe en ruissellement léger aux gorges des répondantes.

Christ, écoute-nous ! Nous sommes les pêcheurs de l'île de Sein, ceux qui ignorent la peur, acceptent la douleur et refusent la tristesse ; ceux qui se battent toute leur vie, corps à corps, avec l'on eau et l'on vent déchainés.

Kyrie eleison ! Ecoute-nous ! Nous sommes les gars du fin bout d'Armorique, sains, robustes — joyeux, malgré tout ! — ceux qui peuvent dire :

Ni zo bepred

Bretoned.

Bretoned tud kaled !.

Nous sommes toujours

Bretons.

Les Bretons, race forte !

Les mêmes que Tes évêques venaient évangéliser dans leurs bateaux de pierre.

Ecoute-nous ! Compte les vides dans les équipages du port. **Requiescant in pace !**

On se saoule, des fois, aux grandes marées, quand Tes courants sont trop forts pour leur confier nos casiers. Oui, c'est vrai. Mais est-ce notre faute si la tâche est si rude, Ton Océan si terrible et ses embruns trop salés ? Est-ce notre faute si, après avoir grelotté, brûlé, peiné, gueulé dans l'ouragan, entendu le vent et les lames hurler à la mort autour des récifs, on est fou en rentrant au port, et si Tu a mis tant de feu et de passion dans nos veines ?

Kyrie eleison !

Le jeune vicaire ascétique est monté en chaire. Il parle breton. Son prêche est coupé de noms, en listes interminables et, comme un leit-motiv, revient toujours : **De Profundis... Requiescant...**

Il nous dit aussi quels équipages ont promis des cierges et des offrandes à la Vierge.

Quatre marins se sont levés pour quêter entre les rangées de fidèles. Celui qui marche devant, sanglé dans sa vareuse et la tête très haute, a un collier de barbe blanche et des yeux bleus candides comme on en voit dans les anciennes images. A chaque aumône, les quêteurs murmurent : **Joâ d'an anañoun !** Joie aux trépassés ! Mais de ce rappel constant des morts ne monte nulle tristesse, ni amertume, rien qu'un grave sentiment d'unité, de continuation profonde.

Le portail est ouvert. Les maisons du village ne sont jamais fermées ; pourquoi celle de Dieu serait-elle moins accueillante ? On entend crier les mouettes autour de Men-Brial. Un rayon clair traverse la nef comme une réponse, accroche des reflets aux cornettes de drap noir et trace un contour d'or au profil d'une jeune femme qui berce un bébé endormi.

Pax !. Pax à ce peuple marin car il est plein de bonne volonté. Sur leurs têtes, les hommes ont porté la tempête, et les femmes, leur église.

ODETTE DU PUIGAUDEAU

TÉMOIGNAGES

VESPRES

Le Père Donceur, Nantais d'origine, a parcouru « les Routes de Bretagne » en compagnie de ses Cadets. C'est à Goulien, dans le rude pays du Cap, qu'il assista à ces vèpres de chrétienté.

Cet après-midi, à vèpres, les hommes, seront plus rares, mais toutes les femmes seront présentes. Elles ont même l'air d'être plus chez elles que le matin. Elles sont seules, ou presque, à chanter les psaumes difficiles, dont le curé, les clercs chantent les antiennes ; et leurs voix aiguës et un peu sèches reprennent à chaque verset la haute mélodie qui se suspend aux pauses et se brise aux finales. Quelle certitude tranquille ! D'une voix d'enfant, elles chantent les prophéties, éternelles comme la vérité, et le grand *In exitu Israël de Ægypto* développe sur leurs lèvres ses ironies triomphales. Il faut entendre ces Bretonnes chanter les étonnantes paroles séculaires dualiste est folle, qui nous a fait oublier que l'individu ne se sauve pas seul, que ce elles bénissent.

*Simulacra Gentium argentum et aurum, *opera manuum hominum !* chante le curé.

*Os habent, et non loquentur, *nares habent et non odorabunt,* chantent les femmes.

Manus habent, reprend la voix des hommes, *et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt* non clamabunt in guttore suo.*

Similes illis fiant qui faciunt ea,* répliquent les femmes ; *et omnes qui confidunt in eis.*

Ah ! la joyeuse exécution des idoles et des idolâtres ! Savent-elles qu'elles viennent de bousculer tout notre monde païen, toutes les valeurs du jour ?

Domus Israël speravit in Domino... déclare le curé.

Domus Aaron speravit in Domino adjutor eorum et protector eorum est,* affirment les femmes sans hésiter.

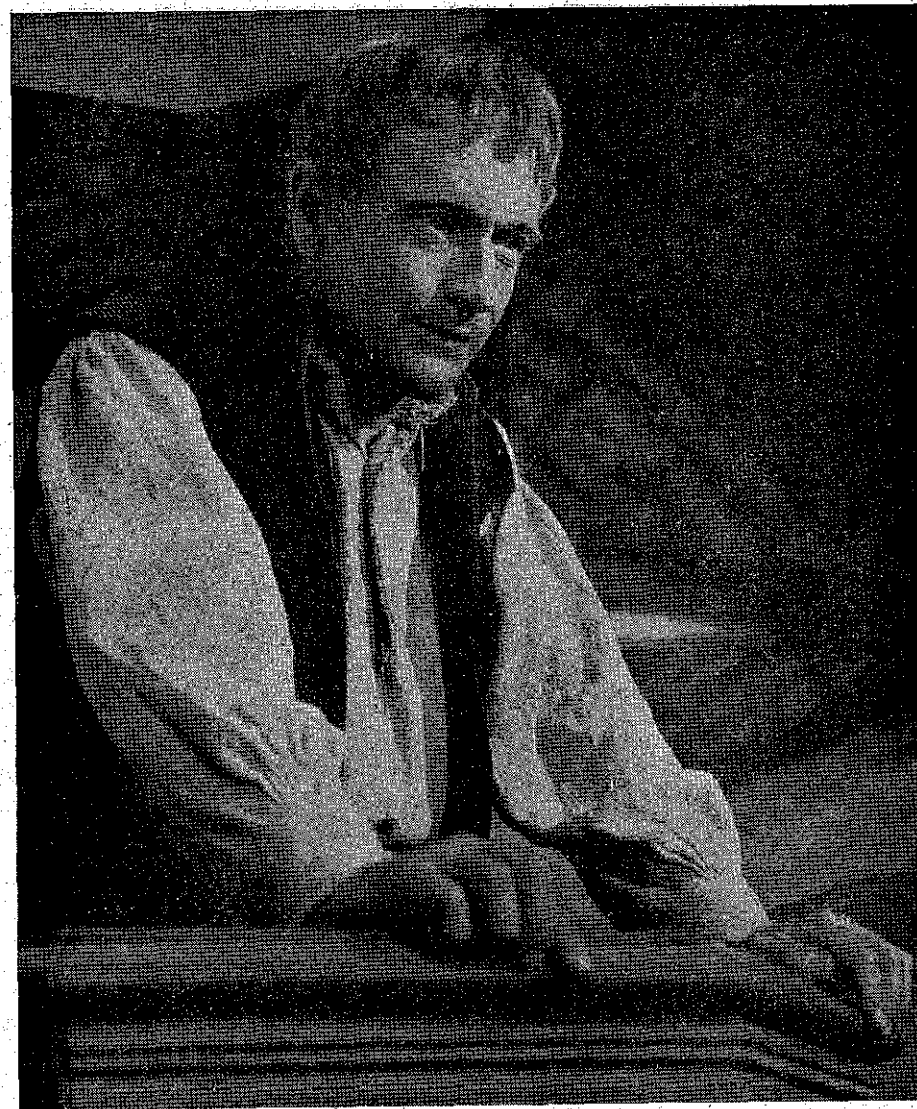
Vous entendez le dialogue allègre se poursuivre sur le chant de notre enfance.

Il faut l'avoir entendu chanté jadis par la maîtrise de la Cathédrale de Reims pour avoir compris *l'In-Exitu*. Mais il me paraît ici plus triomphal encore. Après le *Magnificat*, l'ostensoir rayonne et les femmes s'agenouillent. Avec *l'Inviolata*, surgit la virgine et maternelle beauté. Puis la prière redescend sur terre, prononce le nom du Pape, et d'un coup, cette petite église de campagne est traversée par les perspectives de la catholicité. Imaginez ce que ces vies médiocres, courtes, ménagères, prennent, en cet après-midi dominical, de noblesse ! L'imagination, le cœur, l'esprit, voyez comme cette heure les hausse et les grandit ! Toute la semaine, elles reprendront le balai et la lessive, la marmite et les gosses à laver, et les chaussettes à repriser, et les poules, et les cochons à nourrir ; mais, aujourd'hui, leur âme humaine, leur âme divine a respiré.

Ainsi, vieillissant, pleurant aux deuils, aux peines, elles iront. Et puis, un jour, elles s'arrêteront et, passant sous cet Arc triomphal que les vivants ont partout construit pour conduire les morts à l'église, elles dormiront au cimetière ; mais ce sera si près de l'église qu'elles en suivront encore, chaque dimanche, les vèpres, en attendant le Pardon éternel...

Toute cette espérance, toute cette foi, c'est, dans la paroisse, par la paroisse qu'elles la possèdent et en vivent. Vous demandez ce qu'elles en gardent, quand elles quittent le pays ? Mais que prouverait leur défaillance, sinon l'importance vitale pour notre pauvre humanité du cadre qui la sauve ? Comme notre mystique individu pour comprendre ce que c'est que la foi : elles savent, elles raillent, elles exultent, n'est pas la force de notre propre bras qui nous soutient, et que, hors de l'Eglise, c'est-à-dire hors de la communion des saints, hors de la paroisse, il n'y a pas de salut. La Bretagne catholique, rien ne me la fait aimer, comme ce démenti tranquille qu'elle oppose à l'individualisme, au protestantisme dont nous sommes pourris. La famille autour de l'aïeul, la paroisse autour du clocher, le pays avec ses coiffes, la Bretagne avec sa duchesse Anne et avec son parler ; voilà de quoi nous faire reprendre l'intelligence de ce bas monde. Et Dieu sait si nous en avons besoin ! Les institutions paganisées, commençons-nous de comprendre ce qu'elles ont fait de notre vieux pays chrétien ? Allons donc en Bretagne reprendre le sens social fondamental qui nous révélera la vertu première des formes, des institutions, famille, corporation, paroisse, rechristianisées.

PÈRE DONCEUR



DIEU A BESOIN DES HOMMES

ou par les Bretons

La première impression résumant le film, c'est sa richesse.

Ce n'est pas une histoire racontée, ni une biographie. La vie de ce marin-recuteur ne s'est pas passée du tout comme la raconte le film.

Pauvreté du milieu humain, humilité du décor, pauvreté de l'action.

Richesse profonde, prodigieuse richesse qui atteint ou dépasse les réflexions intérieures, conscientes ou inconscientes, de la plupart d'entre nous.

L'art, disait Désiré-Lucas, c'est tirer quelque chose de peu et beaucoup de rien. La pauvreté, la sobriété, souvent même le dépouillement sont nécessaires à la valeur d'art d'une œuvre.

Ce film y atteint complètement.

Élévation dans l'art par sa pauvreté même.

Richesse intérieure profonde.

Voilà ce qui fait de ce film une grande œuvre, et qui explique son succès, l'attraction de foules nombreuses, pourtant disparates dans leur mentalité, mais réunies par ce trait : l'humanité.

Elles sont humaines, et ce film est humain.

Consciemment ou inconsciemment, elles ont soif de Dieu — soif d'idéal, de justice et de vérité, et ce film est plein de la soif de Dieu — qui est la soif d'idéal, de justice et de vérité.

Il existe une union profonde des foules et de ce film, une union surpassant les critiques qu'en font ces mêmes spectateurs, que ces critiques soient méritées ou qu'elles ne le soient pas.

« Dieu a besoin des hommes » pose de profonds problèmes religieux. Il les pose sans les résoudre, laissant ainsi le champ indéfiniment ouvert à nos réflexions, aux solutions que notre conscience proposerait.

Dans quelle mesure l'homme, dans son besoin de Dieu, est-il en droit de se substituer au prêtre, personnage consacré suivant l'ordre établi par Dieu.

Lorsque, pour une raison, si grave soit-elle, le prêtre vient à manquer, Dieu ne recevra-t-il plus de la communauté humaine le culte qui Lui est dû ? Ce monde devra-t-il vivre sans Lui, ne plus Le servir, et être prié de Lui ?

Dans la réalité, ces problèmes furent résolus : Le marin Thomas Gourvenner fut prêtre, et recteur de son île.

Valait-il mieux le laisser ignorer ?

En Bretagne, où cet épisode de la vie de l'île de Sein est connu, les modifications apportées par le film semblent regrettables, car la réalité fut plus belle. De grandes figures de la vie chrétienne en Bretagne, des figures aimées et vénérées y parurent, et leur intervention fut droite, juste et vraie.

Ce n'est pas l'attitude qui est donnée à l'Eglise dans le film. Elle y fait un peu figure d'accusée, de rude justicière au droit incertain, et les Bretons n'y reconnaissent pas son visage. Dans la réalité, elle a redit à l'humble Ilien la parole du Christ : « Mon ami, montez plus haut. »

Il convenait peut-être au spectacle que les recteurs d'alors parussent sous une figure autoritaire et brutale. En tout cas, l'on n'y retrouve pas le sourire paternel de Michel Le Nobletz, ni du Père Maunoir... car, autre transformation, l'action est décalée de 200 ans. Les gens de l'île de Sein, comme tous ceux qui habitent l'Ouest de la Bretagne, savent que l'atmosphère de ce film existait peut-être à l'époque des galères, mais elle leur semble déplacée au temps des locomotives et des gendarmes brassés-carré. A voir les mœurs attribuées à une époque qui n'est guère que celle de leurs grands ou arrière-grands parents, tous les Iliens ne sont pas contents.

Le caractère breton, tout intérieur, et dont les gestes, intonations et actions sont les reflets, est très difficile à acquérir pour un acteur. Il demande une longue connaissance de la Bretagne, et une profonde assimilation. Pierre Fresnay y a remarquablement atteint. Andrée Clément et Madeleine Robinson font des Iliennes très acceptables. Il n'est pas certain qu'une authentique Ilienne ait pris soin de coiffer toutes les actrices et figurantes, détail de peu d'importance hors de Bretagne, mais qui aurait élevé encore le style des images... surtout si le port des Iliennes s'était ajouté au costume.

Les images sont belles. Surtout celles de l'île de Sein ; dès qu'on quitte l'île, la lumière s'affaiblit, et l'on perçoit le changement d'atmosphère.

Et il manque un grand personnage : la Mer. Celle du Raz et des chaussées de récifs, pas une autre. La mer fait la moitié de la vie de l'île, sinon davantage. On aurait aimé vivre dans ses chaussées redoutables et dans ses déchirements profonds. Son rôle d'arrière-plan lointain laisse comme un vide. Ce n'est peut-être pas vrai pour le grand public : Seuls les gens des côtes comprennent la mer.

La scène de la femme en douleurs vient clore le passif. Trop appuyée, elle atteint le niveau d'une véritable faute de goût — la seule. Les cris de la femme sonnent faux au milieu des ricanements de la salle étonnée, arrachée un instant à

la magie du film. Ces contorsions hurlantes à la mode de l'Europe Centrale n'ont pas cours à l'île de Sein.

A l'actif, outre les grandes qualités de base, notons que la bonne du presbytère est un personnage sans la moindre fissure, et l'on doute d'avoir sous les yeux une actrice ou une véritable « carabassen ». Notons l'excellence de l'intérieur de l'église et des scènes qui s'y passent, dominées tout au long par la vie intérieure intense de Thomas Gourvenner. Notons la beauté des scènes marines. Notons enfin que le déroulement du film, magnifiquement dosé, grandit en beauté, en intérêt, en intensité de drame, du début à la fin... cette fin qui nous laisse les yeux ouverts, avides de la suite.

L'enterrement du pauvre Joseph est remarquable. Le chant funèbre du cortège, rappelant vaguement celui de la mort de Pontcallec, est une très belle chose, et qui mérite de rester sur les lèvres des Bretons au cours des offices des trépassés. Grave, beau par sa plénitude et sa virilité, il est dans la meilleure tradition.

Outre le mérite de l'Art, qui est un don, grandi par la pensée, et matérialisé par l'effort, le grand mérite des promoteurs de « Dieu a besoin des hommes » est certainement d'avoir voulu extraire le cinéma du niveau écoeurant où nous laissent les films quotidiens ; de nous avoir fait grâce de l'adultère, du crime, des mœurs de petite vertu et du luxe frelaté, du jazz sans fin et des chansons faciles ; d'avoir enfin incarné pour nous un homme, dans sa simplicité et sa vérité, mis en face des plus hauts problèmes qui puissent se poser à son âme, avec ses scrupules, ses hésitations, ses déterminations, ses retours. Cet homme a toujours agi de son mieux, pour le service des autres et le service de Dieu. Il a droit à notre approbation et à notre sympathie.

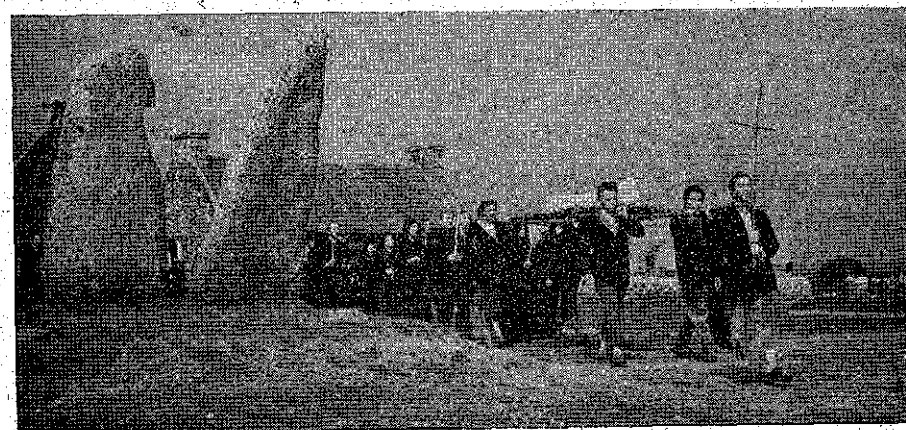
Pierre Fresnay nous a mis devant un cadre simple et grand, devant des problèmes menant très loin nos réflexions et notre conscience : Devant le cadre de l'île de la Mer — devant le problème du culte de Dieu.

Iliens, vous pouvez pardonner aux inexactitudes de ces images. En dépit de ses imperfections, ce film a voulu être très respectueux de votre communauté et de notre foi. Il ouvre à beaucoup d'hommes de grands horizons. Bénissons Dieu de vivre dans un pays où la vie est encore plus belle, malgré ses peines de chaque jour.

Souhaitons alors à Jean Delannoy et à Pierre Fresnay de continuer leur bon travail, de le porter encore plus haut ; et que l'air pur de notre Bretagne aille, par les belles images de leur œuvre, porter de la vie aux tristes masses des villes qui vivent loin de la mer libre et, pour bon nombre, loin de Dieu.

Bernard Philippe

Il est intéressant de signaler que l'équipe artistique et technique de « Dieu a besoin des Hommes » comprenait des Bretons : Les acteurs Jean Brochard (curé de Lescoff) et Daniel Gélén (Joseph le Berre) ; Andrée Clément, Bretonne par son mariage ; l'architecte décorateur René Renoux ; le compositeur de musique René Cloërec ; le conseiller folklorique Herry Caouissin.



le sens des Pardons

Traduit du Breton

" extrait du Monde Religieux "

par Maodez Glandour

Un grand pardon en Bretagne commence la veille dans la nuit. De tous côtés des gens se sont mis en route, à pied, afin d'arriver vers le point du jour au sanctuaire, s'y confesser, y communier. Ce sont ceux-là les vrais « pardonneurs », ceux qui ont quelque chose à demander ou à expier, ceux pour qui le pèlerinage n'est pas d'abord un spectacle, mais une recherche de Dieu. Ils vont bientôt se perdre dans une foule plus mélangée de sentiments, foule accourue par tous moyens de locomotion, qui s'empresse d'entrer dans la cathédrale ou la basilique pour la grand'messe solennelle, ou tout simplement qui attend dehors flânant en ville ou assise sur le parcours, le passage de la procession.

Un pardon c'est toujours cette foule, assez souvent banale aujourd'hui, autrefois plus pittoresque alors que chatoyaient au soleil les vêtements aux couleurs vives et les coiffes blanches des femmes. Un pardon comme celui de Sainte-Anne La Palue réunit encore il est vrai, à peu près tous les spécimens de costumes finistériens avec toutes leurs fantaisies décoratives. Foule du pardon souvent grégaire et inorganique, parfois plus attirée par le désir de voir que par le souci de prier. La rançon hélas ! d'un pardon pittoresque est justement d'attirer le curieux ou le touriste, l'homme à l'appareil photographique qui, juché sur un talus ou sur les marches des maisons, n'entre pas dans le jeu, ne chante pas, ne communie pas à l'émotion religieuse. C'est le parasite dont la présence muette ne pourra que refroidir la spontanéité de la prière. Comment sous cet œil critique et peut-être moqueur se laisser aller à l'expansion des chants et de la piété ? Des parasites, il y en a d'autres encore dont nous gratifient ces siècles de progrès matériels et d'indifférence religieuse. Passent ces boutiques de marchands installés sur le pourtour de l'Eglise ou autour de la Grand-Place, proposant aux passants fruits, gâteaux, cierges, souvenirs religieux, dans un pêle-mêle de spirituel et de matériel. La civilisation moderne elle, nous amène ses manèges aux hauts-parleurs bruyants, ses ménageries humaines ou animales, toutes avides de recettes. Voilà le pardon qui se transforme en foire. Et la plaie est d'autant plus insupportable que parfois les différences religieuses. Passent ces boutiques de marchands installés sur le pourtour, jusqu'aux portes de l'Eglise ou sur le parcours même de la procession. C'est pourquoi il n'y a souvent rien de plus délicieux que ces pardons de campagne, dans une chapelle perdue au milieu des champs et des bois, quasi sans routes pour y accéder : là rien ne trouble la prière, et l'âme se plonge en même temps en Dieu comme dans la beauté des fleurs écloses et des merles qui chantent.

Si le pardon a son pittoresque humain, il a aussi ses vives couleurs religieuses. Car il n'est pas de pardon sans procession. Voici la croix qui marche en tête entraînant à sa suite la foule qui s'aligne sur deux rangs, et au milieu de ces gens en marche ce sont bannières, statues de saints, reliques, oriflammes de fête, et enfin pour fermer la marche, entourée du clergé, la statue ou les reliques du Saint dont le pardon se célèbre.

C'est parfois le matin, après la Grand'Messe, qu'a lieu la procession, comme à Saint-Yves de Tréguier ; plus souvent dans les petits pardons elle se déroule l'après-midi après le Magnificat de Vêpres. Mais les grands pardons de Notre-Dame préfèrent les processions du soir : c'est un peu leur spécialité. Les Vêpres alors se chantent après souper pour attendre la tombée de la nuit ; puis le cortège solennel se déroule dans la lumière des maisons pavoisées, dans la clarté des cierges qui



(Photo Jos Le Doaré)

Entre deux files cheminant, s'espacent les grands labarums, portant la compagnie des Saints. Ils règnent, là haut, dorés, mitrés la plupart et les bras ouverts pour bénir, entre la belle inscription brodée qui rappelle leur puissance : Petit Evidomp, et celle qui proclame leur nom.

André CHEVRILLON.

brûlent aux mains des pèlerins. Rien ne peut égaler l'impression de paix, de divine paix, qu'on peut éprouver dans ces processions de soir d'été, quand tout est calme, quand les cantiques s'épanchent dans le silence et que l'âme respire la fraîcheur et la détente de la nuit. Et voici que soudain un feu de joie s'allume, une gerbe de flammes s'élance vers le ciel : la procession s'arrête, un cantique d'actions de grâces jaillit. Puis quand le feu s'apaise, la marche reprend chantant aux étoiles.

La procession d'un grand pardon est normalement longue, au moins deux ou trois kilomètres, souvent davantage. Certaines sont de véritables cross-country, comme celle du Minibriac (en Bourbriac, Côtes-du-Nord), qui passe à travers bois, à travers champs, escaladant talus, sautant ruisseaux, pour suivre exactement les limites de l'établissement primitif du fondateur de la paroisse, le moine irlandais Briac. Cette tradition, de faire suivre à la procession, ou plus exactement à la statue et aux reliques du Saint, le tour exact de sa propre paroisse, se retrouve ailleurs, à Locronan par exemple. C'est même ici le record des parcours longs et pénibles à travers collines désertes et landes abruptes, tellement pénible ce circuit que le grand tour, la grande Troménie, n'a lieu que tous les sept ans. Les autres années on se contente d'un parcours abrégé, plus supportable.

Nous voici bien loin des manèges de la foire, nous voici, sans jeu de mots, en plein exercice spirituel. Mais tâchons de comprendre un peu les sentiments qui animent cette foule en marche. Tâchons de deviner ce qu'elle porte en elle, car elle serait si nous l'interrogiions bien incapable de nous le dire. Ce ne sont que des pensées confuses, des sentiments indébrouillés : à nous de les éclaircir.

Sans doute il y a le souvenir de tout un passé, le désir de reprendre des gestes anciens venus des temps lointains. Je parlais tout de suite de ces pardons cross-country où il s'agit de faire le tour de la paroisse primitive. Ce qui est en question, c'est donc bien de se relier profondément aux ancêtres et aux pères dans la foi, de renouer avec ces émigrants celtes qui du V^e au VII^e siècle se sont installés sur ce terroir, renouer avec ce chef religieux, abbé d'une petite communauté monastique dont l'Eglise et la paroisse portent toujours le nom.

La procession se déroulant raconte cette histoire, chantant le cantique du Saint où les souvenirs historiques se mêlent à des données plus invérifiables et plus légendaires : mais l'histoire la plus scientifique n'est pas toujours celle qui nous rapproche le plus du réel. Cette foule célèbre ses propres racines humaines et religieuses. C'est le fleuve qui remonte à sa source.

Le sentiment des origines était vif autrefois. Il animait un pèlerinage comme celui des sept Saints. Il ne s'agissait rien moins que de visiter les 7 cathédrales des 7 évêchés bretons afin d'y vénérer les reliques des 7 premiers évêques, Saint-Samson à Dol, Saint-Malo à Saint-Malo même (autrefois Aleth), Saint-Brieuc à Saint-Brieuc, Saint-Tudual à Trégulier, Saint-Paol à Saint-Pol-de-Léon, Saint-Corentin à Quimper, Saint-Paterne à Vannes. A part Saint-Paterne, tous les autres fondateurs sont certainement des Bretons de race, et tous ces diocèses ont eu autrefois majorité de Bretonnants, là même où maintenant le breton n'est pour ainsi dire plus parlé, comme les régions de Dol, Saint-Malo, Saint-Brieuc. Cette fois c'est un tour de plusieurs centaines de kilomètres qu'il faut parcourir, et on comprend facilement qu'une telle dévotion n'ait jamais été affaire que de piété individuelle. Bien que nous soyons moins bons marcheurs que nos pères, c'est encore un pèlerinage qui se fait, surtout chez les Scouts-Routiers, lorsque leur conscience bretonne est suffisamment vive. Les facilités modernes de transport pourraient sans doute revivifier un tel pèlerinage, et en faire un pardon véritable, collectif et populaire : mais cette heure n'est pas encore arrivée.

Outre l'origine souvent lointaine du sanctuaire, ce sont toutes les grâces y obtenues qui remontent, avec le pardon, dans le souvenir de la foule, c'est le rappel de quelque événement récent où la protection du Saint Patron s'est signalée, cessation d'une épidémie, guérison de malades. Des miracles il y en a toujours, non pas nombreux, mais cependant, de temps en temps, dans un lieu ou un autre, ce sont des guérisons extraordinaires où jouent certainement autre chose que les seules forces même cachées de la nature. Il y a eu dans le passé les faiseurs de miracle, comme Saint Yves de Trégulier, comme le Père Maunoir (les grâces obtenues à son tombeau de Plévin, sans être toujours de l'ordre du miracle, sont cependant une réalité toujours vivante ; les gens du pays l'appelle An Tad Mat, le bon Père).

Il y a surtout les nombreux sanctuaires de la Vierge sous les vocables les plus divers suffisamment parlant par eux-mêmes : C'est Notre Dame de Bonne Nou-

velle à Rennes, Notre-Dame de Bon Secours à Guingamp, Notre Dame du Folgoat près de Lesneven, Notre Dame de Tout remède à Rumengol, Notre Dame du Paradis à Hennebont, sans compter les innombrables Eglises ou Chapelles qui célèbrent l'un ou l'autre aspect du mystère de Marie. Certains de ces noms sont d'ailleurs charmants, et je ne résiste pas au désir de les citer : Notre Dame des Fontaines, du nid de merle, de la Clarté, de la Joie, de la Neige, des Fleurs, du Port blanc, du Bon Voyage. C'est toute une Litanie...

Mais justement ne sera-ce pas une clientèle intéressée qui va venir « pardonner » ? Ces gens qui viennent de trente, quarante kilomètres, et parfois nu-pieds dans la nuit, — nu-pieds, c'est une vraie pénitence, on y ramasse de formidables ampoules — ces pèlerins n'ont peut-être en tête qu'un vulgaire marchandage à conclure avec le Seigneur par l'intermédiaire de Marie ou du Saint Patron ? C'est une grâce spéciale à implorer, peut-être purement temporelle et humaine. Ou encore, c'est un vœu à accomplir pour une guérison obtenue, un malheur écarté. Enfin c'est un marchandage avec le ciel, du commerce donnant-donnant. Rien de très élevé.

Eh bien ! je ne crois pas que ce soit si simple que cela. Je viens de dire qu'un pèlerinage à pied est souvent une dure pénitence. N'y a-t-il pas en tout cela le sentiment que si nous voulons obtenir une grâce du Seigneur, une faveur soit spirituelle soit temporelle, il faut en être digne, il faut se purifier de ses péchés, il faut en un mot faire pénitence. Comment espérer que le Père nous regardera et nous écouterait si nous restons si peu conformes à l'image de son Fils. Justement le saint dont on célèbre le pardon est là pour nous rappeler qu'on obtient tout de Dieu quand on vit en lui. C'est donc le retour au Seigneur qu'il nous prêche, retour nécessaire.

C'est bien cela que sentent confusément ceux qui promettent pèlerinage, c'est leur conversion à une vie chrétienne plus vraie. Ces pèlerins qui viennent à pied de loin, ils se sentent lourds sur le chemin, lourds du poids d'une vie passée dans le péché. Leur premier soin en arrivant au sanctuaire ne sera-t-il pas de se présenter au prêtre pour que celui-ci les absolve au nom du Christ et de l'Eglise ?

C'est de ces pardons au sacrement de Pénitence que le Pardon tire son nom. Je suis certain que dans les pèlerinages d'autrefois, le sacrement de Pénitence avait encore une plus grande place qu'aujourd'hui. Cela venait de ce que le nombre des péchés réservés était plus important : ces péchés n'étaient pas du domaine des confesseurs ordinaires, mais ne pouvaient être absous que par l'Evêque lui-même ou quelques personnes spécialement déléguées pour agir en son nom. Cependant pour les Grands Pèlerinages, l'Evêque accordait des pouvoirs spéciaux à tout prêtre confessant dans le sanctuaire, pouvoirs étendus aux péchés même réservés : d'où le nom de pardon donné à ces fêtes exceptionnelles.

Cette réserve de certains péchés entre les mains de l'Evêque est certainement plus proche de la discipline primitive où l'absolution avait un caractère public et officiel, et dépendait par conséquent directement du chef même de la communauté, de l'Evêque. Sans doute, à l'heure actuelle, le pouvoir d'absoudre que détient le prêtre, lui vient toujours, il le sait bien, de l'Evêque, ou plus exactement par l'intermédiaire de l'Evêque du Christ vivant et glorieux ; mais cela ne s'inscrit plus dans les faits avec netteté, cela n'est plus apparent pour le peuple lui-même.

La confession n'est-elle pas aujourd'hui pour le fidèle moyen, surtout le signe de sa réconciliation avec Dieu, le témoignage que la grâce du Seigneur Christ lui est donnée pour s'y plonger comme dans un nouveau baptême. Nous ne nous rappelons peut-être pas suffisamment que nous avons péché envers la société des Saints du ciel et de la terre dont l'ensemble est le Corps du Christ et son Eglise. Il suffit de relire des textes aussi anciens et aussi vénérables que le Pasteur d'Herma pour sentir toute la conscience que prenaient les premiers chrétiens du tort que cause au visage de l'Eglise entière les déficiences de quelques-uns de ses membres. On comprend dès lors que ce péché envers la communauté comme telle soit du domaine du chef même de cette communauté, de l'Evêque. Et comme tout péché d'un chrétien, même péché caché, est contre la sainteté de la communauté, on comprend qu'on soit lié par rapport à cette communauté même, et qu'on doive lui demander pardon dans la personne de son chef par celui qui agit en son nom.

Les pénitents qui un jour de pardon viennent s'agenouiller devant le prêtre le sentent peut-être mieux que nous le croyons. Ils savent bien que cet aveu de leurs fautes n'est pas absolument nécessaire au pardon de Dieu, et que nous pouvons par la grâce divine avoir suffisamment de foi dans la puissance salvifique du Christ, assez de regret de nos péchés pour en être purifiés. Mais ils se savent aussi liés

envers cette Eglise dont ils sont les membres ; ils n'ignorent pas qu'ils sont en dette envers elle et qu'il leur faut se réconcilier également avec elle. Car le Christ vit dans la communauté, et ils ne peuvent obtenir la grâce du Christ en dehors de la communauté. Il leur faut de quelque façon y adhérer. Et le moyen le plus parlant est de s'adresser au prêtre qui agit à la fois au nom du Christ et de son Eglise, geste qui est un acte de foi vivante en la valeur infinie de la Rédemption du Seigneur qui supplée aux insuffisances si fréquentes de notre repentir.

Par là les voilà qui rentrent dans la joie du Christ et de son Eglise, dans la joie des Saints et du Saint que l'on fête. Joie céleste qui est gloire et repos en Dieu, vacances éternelles et louange de la majesté divine. Habits de dimanche, cessation des travaux, chants liturgiques, sont chargés sur terre de représenter mystiquement cette joie céleste du Royaume : c'est la fête, terrestre encore sans doute, mais déjà cependant participation de la gloire des Saints. Et voilà que l'âme y est rentrée purifiée, renouvelée dans sa fraîcheur pascalle.

Tout pardon a une fraîcheur pascalle. La procession n'est-elle pas une Pâques, un passage, une pérégrination. Pouvons-nous ici bas goûter le repos ? Nous passons. Il nous faut passer en Dieu. Notre corps a deux jambes pour marcher, et notre âme aussi doit sans cesse aller plus loin avec le Christ : se contenter de sa sainteté présente serait reculer. Marchons donc à la suite de la Croix du Sauveur qui préside en tête, frayant la route ; c'est le Christ qui nous conduit présent dans son signe victorieux, nous ombrageant de sa puissance. Et avec le Christ c'est aussi une certaine présence des Saints, car voici leurs figures et leurs reliques. Allons de l'avant, passons, c'est le mystère de l'Eglise, c'est la vie de l'âme. La procession, c'est notre progression, notre prière vivante pour notre avancement en Dieu. Il nous faut marcher pour atteindre la source même, cette fontaine d'eau vivante qui est le Père, fontaine inépuisable dont les flots nous ont déjà lavés ; mais au terme du voyage nous la boirons à satiété.

La procession est finie : par un geste symbolique, allons donc boire à la fontaine qui avoisine le sanctuaire. Buons à la source, elle est joie et vie.



(Photo Jos Le Doaré)



E^e **VULCANISATION DE CORNOUAILLE**
F. BEGOT 13, Rue Jean-Jaurès, QUIMPER
 Téléph. 9.37
 Tout le PNEU (Neuf - Rechapage)
 Bottes et Cuissardes - Coussins Alvéolés

MOUSSEUX SUPÉRIEUR "V^{VE} AUBIN"

Vin Mousseux
 est vendu chez tous les marchands de vins
 du monde entier

Poupées. Broderies
Le MINOR
 Pont-Sabbé
 Breizh Breizh

LIBRAIRIE LE DAULT

16 bis, rue René-Madec
QUIMPER



Livres Bretons, Français - Gravures
 anciens et modernes sur la Bretagne

Achat de Livres et vieilles reliures
 Se rend sur place à ses frais



Les coiffes en cornets, les robes de somptueux damas des femmes de la côte, les châles et les tabliers aux teintes de fleurs d'arrière-saison et de tapisseries fanées, les humbles bonnets des fermières, les chapeaux au velours prodigue, tout le Léon de la mer et de la terre se rassemble au Folgoat.

Florian Le Roy